

Chapitre IV : REGARDS SYSTÉMIQUES SUR QUELQUES FORMES DE VIOLENCE CONTEMPORAINE - 2.

La pollution de l'eau, réaction à quel changement ? Qui exerce la violence ? Où et comment ?

Marie Claude DUPRÉ¹

Les ethnologues s'accordent sur quelques postulats : ils étudient des sociétés "simples", démographiquement peu denses, techniquement peu outillées, soumises aux "lois" naturelles sur lesquelles elles n'ont pas de prise et qu'elles ne peuvent enfreindre. Toute autre serait notre situation. Notre appareillage technique et notre accumulation de connaissances nous rendent capables d'intervenir, depuis plus longtemps qu'on ne l'imagine, sur les régulations des cycles naturels. Nous sommes à l'opposé de ces sociétés dont nous sommes pourtant les successeurs et les héritiers. Comment s'est produit ce renversement de situation ? S'est-il accompagné de violence ? ou, inversement, la violence est-elle venue en réaction au changement ? Et d'ailleurs qui exerce la violence ? et sur quoi ?

I. Petit voyage au pays de l'ethnologie

Nos manuels scolaires véhiculent une image des primitifs vivant de façon précaire, incapables de se soustraire à la violence de la nature. Bêtes féroces, pluies et inondations, froid et sécheresse, famines et maladies. Il y eut, certes, un ethnologue américain pour contredire ce sombre tableau. Le livre² de Marshall Sahlins "*Âge de pierre, âge d'abondance*" décrit le mode de vie équilibré des indiens d'Amazonie. Mais il fit scandale et demeura longtemps isolé. Nos ouvrages de science-fiction et nos études accessibles au grand public enrichissent le tableau, ou l'appauvrissent encore, en décrivant les outils de pierre et de corne, les incantations des chamanes et la magie des "hommes-médecine", dont l'efficacité est limitée, pour ne pas dire imaginaire. Avant nous, toute intervention thérapeutique serait du domaine de l'imaginaire et, donc, de l'illusion.

Pourtant nos ancêtres ont réellement contribué à l'extinction des grands fauves ; ils ont su également instaurer le système des réserves de chasse et de pêche ; ils ont inventé l'agriculture, la céramique, la domestication des animaux, la métallurgie, et même l'astronomie. Et cela dans le monde entier. C'est la première mondialisation.

Puis apparaissent, sur les divers continents, des inégalités et des spécificités dans la relation de l'être humain à la nature et dans sa vitesse de croissance démographique. L'expansion de l'Europe vers les Amériques puis les colonisations préparent la situation actuelle, la forme la plus récente de mondialisation.

L'uniformisation d'aujourd'hui a pour support le refus des contraintes locales et saisonnières et, plus généralement, du temps et de la distance. L'émancipation de l'être humain, affranchi de son environnement peut être évoqué en quelques mots : désaisonnement de la production agricole, climatisation été-hiver, internet, concentration des multinationales, cotations boursières "en temps réel". Mais aussi Ebola, listéria, maladies iatrogènes et nosocomiales, empoisonnement des nappes phréatiques, disparition des grenouilles. Si le lien entre ces deux listes semble ténu ou indirect, en

¹ Chargée de recherches au CNRS.

² M. Sahlins, (1976). *Age de pierre, âge d'abondance*. Gallimard.

voici un autre, bien plus solide : la nutrition des animaux, soumise aux nécessités du profit sans réserves, engendre la maladie de la vache folle et, via les poulets élevés hors-sols, la résistance accrue aux antibiotiques. De façon générale, on note une modification des équilibres écologiques et une diminution de l'efficacité des cycles de l'eau, le tout directement lié à la privatisation de la ressource aquatique.

Quand, depuis quand, comment ?

On peut faire toutes sortes de périodisations. Rien n'empêchera qu'elles soient faites à posteriori, et que, jusqu'à présent, elles ne nous aient pas permis de façonner notre futur. Si on prend comme repère la capacité d'intervention dans les cycles naturels, on peut proposer quelques jalons :

Les paroles de La Genèse "croissez et multipliez et soyez maître de tout ce qui bouge", la charrue à lame verticale, les premiers moulins hydrauliques d'Occident, l'imprimerie, la phrase toujours tronquée de Descartes sur l'homme qui est devenu "*comme* maître et possesseur de la nature", la maxime du siècle des Lumières "On ne soumet la nature qu'en lui obéissant", d'ailleurs empruntée à Bacon : "on ne vainc la nature qu'en lui obéissant". Ces deux dernières citations témoignent en outre que le progrès technique n'a pas été une houle continue et irrésistible. Mais on a tendance à oublier cet aspect de l'histoire des sciences. Feyerabend et Popper ont scandalisé l'establishment, chacun à sa façon.

Je dirais que le changement est déjà réponse à une violence, à une intervention humaine qui intervient dans le déroulement des systèmes "naturels" jusqu'à modifier notre environnement. Une fois le processus enclenché, très tôt, violence et changement s'enchaînent selon un rythme irrégulier, mais l'un dépend de l'autre et appelle l'autre, ce qui explique pourquoi les retours en arrière, les "régrès" sont si rares, hors catastrophe. Les systémiciens diraient que cela fait système et que seul un travail intense de réflexion pourrait modifier la dynamique du "progrès", en essayant de mieux comprendre que ce système-là est artificiel, créé de main d'homme, et donc modifiable. Peut-on, alors, éviter la violence ou la restreindre ?

On définit souvent l'ethnologie comme un travail sur le don et le contre-don observés dans des sociétés non utilitaristes. Il semble bien que le système violence-changement ait mis longtemps à se mettre en place. Les "primitifs" font précéder leurs actions techniques, leurs prédatons, de prières propitiatoires et de rituels agraires, voire de dons (libations ou sacrifices), et d'une austérité temporaire (interdits divers, on s'abstient de relations sexuelles et de certaines nourritures) par lesquels ils assimilent leur acquisition à un échange. Ils instaurent une relation entre partenaires égaux là où il y a, en fait, pillage (chasse, pêche, cueillette) ou forçage (agriculture, élevage). L'activité cognitive qui sous-tend leur activité technique définit leur environnement comme peuplé d'entités invisibles qu'il faut se concilier. L'être humain prélève sa part de ressources, et il n'est pas une société qui ne sait que l'homme est le dernier venu d'une longue histoire. Les rituels chamaniques, les rites religieux peuvent être observés comme des techniques d'acquisition, comme une optimisation des résultats anticipés. Ils s'inscrivent dans une sacralisation globale de l'environnement où l'être humain dépend de la bienveillance des (êtres, entités, puissances) invisibles qui l'ont précédé.

Dans ces sociétés, la spirale violence-changement est présentée comme le système ambition-sorcellerie. Le sorcier prend l'initiative de nouer une relation avec les invisibles pour augmenter son "pouvoir", sa "richesse", pour outrepasser les droits ordinaires de l'être humain, pour obtenir de son environnement des ressources, des biens en excès. La sorcellerie, c'est la violence absolue, la perte de la relation et de la mesure, la disparition de la normalité, l'intrusion d'un changement unilatéral ; mais cela ne peut être que temporaire. Dans toutes les sociétés "primitives", le sorcier devient esclave des entités qu'il voulait utiliser à son profit ; sa propre spirale de violence se retourne contre lui et d'abord contre ses proches qu'il est amené à tuer magiquement (pour "nourrir" ses puissances), ce qui aboutit à sa dénonciation. Il arrive qu'on

décèle un sorcier après sa mort, et alors toute l'ingéniosité de la pensée religieuse est mobilisée pour élaborer des rituels qui le tuent définitivement. La violence, qui semble inévitable et qui est souvent placée au cœur de la société, dans la personne éminente du dirigeant capable de contrôler sa puissance sorcière, et donc de la borner, reste sporadique et toujours pensée comme nocive. Les constructions cognitives des "primitifs" estiment inévitable la spirale de la violence ; mais ils prévoient des rétroactions et des freins grâce aux relations (cognitives, mais pas imaginaires) entretenues avec leur environnement sacralisé. L'idéal d'un chef politique qui contrôle toute forme de violence coexiste avec une réalité sociale où des sorciers cupides et arrogants se font aider des "puissances" ambivalentes présentes dans l'environnement. Derrière cette recherche de richesse vite qualifiée d'excédentaire se profile une théorie de la régulation, où tout ce qui est accaparé et immobilisé en un seul endroit nuit à l'équilibre général.

II. Violence de nos outils cognitifs historiquement construits

Il n'est pas question de revenir à une nature divinisée, ni de retourner au stade de la simple cueillette. Mais il devient nécessaire de modifier la relation avec notre environnement, plus précisément, de la ré-instaurer, de mettre au point les bases d'un contrat qui tienne compte de la puissance d'intervention de nos pouvoirs techniques et des limites inhérentes aux équilibres naturels. Nous pouvons déclencher le feu nucléaire et la mort chimique. Nous avons commencé à empoisonner les nappes phréatiques, à dépeupler les rivières et les océans, à assécher les plus grands lacs, à eutrophiser les autres. Nous refusons les contraintes des cycles naturels dont nous souhaitons supprimer les limites, et nous produisons des déchets de toutes sortes dont nous faisons volontiers profiter le reste du monde. Un anthropologue primitif nous décrirait comme les sorciers de la société globale. Sauf que nous avons décrété unilatéralement notre impunité, que nous croyons sincèrement être à l'abri des effets boomerang de la sorcellerie. Nous refusons d'élaborer d'autres scénarios où nous n'aurions plus l'initiative du "changement", où nous serions contraints d'obéir aux contraintes d'une nature que nous nous représentons comme extérieure à nous. Comment avons-nous élaboré les outils cognitifs que nous utilisons pour intervenir dans notre environnement ?

1 - De la perception par contraste à la construction dichotomique

Nos premiers outils de perception sont nos sens, et ils ne sont sensibles qu'au contraste et au mouvement. Jour-nuit, chaud-froid, sommeil-éveil, grand-petit, jeune-vieux, blanc-noir, les classifications par paires d'opposés sont très nombreuses et introduisent dès le départ un double biais. Tout d'abord, le choix d'un terme de l'opposition crée une dynamique du tout ou rien qui est fort différente de la réalité qui fonctionne par seuils dans un continuum et par cycles (le renard qui a faim, qui chasse, qui digère et qui a de nouveau faim). Dans l'univers humain, la gamme des gris est vaste, les métissages sont innombrables, certaines sociétés voient rouge les jaunes, les bruns et les oranges. D'autre part, le choix de l'opposition binaire repose sur un découpage antérieur de la réalité qui le justifie, accord sur une échelle des gris, importance de la pureté raciale, nécessité ou non d'avoir une gamme étendue de couleurs... On quitte rapidement les contacts directs, tactiles et visuels, avec l'environnement pour construire une méta-réalité, un méta-environnement où les constructions culturelles (notamment religieuses) font système avec les activités techniques. Les choix faits s'inscrivent dans un ensemble culturel cohérent. La Bible et l'Eglise catholique ont longtemps entretenu la Vérité d'un soleil tournant autour de la terre, posant par là même, en vertu de la dynamique dichotomique, que tout autre scénario était exclu, impossible, impensable et hérétique, entraînant l'élimination de celui qui proposait un

monde héliocentré ou une pluralité des mondes. Bruno et Galilée en sont des témoins fameux, Copernic ne publia que sur son lit de mort...

Pour les anthropologues, ce sont les choix effectués lors des bifurcations des chaînes opératoires, au cours des opérations techniques, qui font le mieux comprendre cette interaction entre le substrat "naturel" et l'outillage humain (mental et factuel). La sidérurgie est reconnue aujourd'hui plus ancienne en Afrique qu'en Europe, et l'histoire technique a été tout autre sur les deux continents (cf. Les routes du fer en Afrique, UNESCO, 2000).

Les oppositions une fois stabilisées, bien que culturellement et historiquement construites, deviennent des normes et se détachent de leur substrat, n'entretenant de relations qu'à l'intérieur de la réalité culturelle construite par les être humains. Dans l'histoire de l'Occident, le progrès est lié à l'espoir que les approximations scientifiques deviendront de plus en plus proches de la réalité à connaître, et que les relations ainsi établies seront de plus en plus précises, la précision ayant pour corollaire une intervention dont les résultats correspondent aux prévisions. Mais, dans le concret historique de l'histoire des sciences, la tendance à séparer les observations des nécessités de l'environnement et à les subordonner à des nécessités culturelles reste constante. Aujourd'hui, les dogmes qui entravent l'exercice de relations idoines (sans effets boomerang) avec notre environnement ne sont plus religieux mais économiques. Un exemple : les barrages devaient, à l'origine, être vidés tous les dix ans, mais, "pour des raisons économiques" nous apprend EDF, ils sont souvent restés pleins ; beaucoup ont commencé à se combler peu à peu de boues plus ou moins toxiques, rendant la vidange impossible tout en diminuant les réserves d'eau. On oublie que tous les dogmes, quels qu'ils soient, restent des constructions humaines, assujetties à la réflexion des êtres humains et donc, en principe, modifiables. Continuons à évaluer les effets de notre démarche dichotomique.

Les oppositions érigées en normes deviennent indiscutables, évidences incontournables, seules pierres de touche de la vraisemblance et de la vérité ("qui n'avance pas recule"). Leur commodité, et les preuves antérieures de leur pertinence, autorisent des choix rapides, d'ailleurs toujours dichotomiques. Le modèle d'un progrès continu informe ces choix et les dirige quasi automatiquement vers le même pôle, celui du toujours plus, plus vite, plus grandes quantités, repousser les limites, développement exponentiel. Une sécheresse printanière, il y a quelques années, empêchait les semis de pousser. On vit apparaître aux infos du soir le visage angoissé d'un jeune paysan qui se lamentait : "pourtant, je fais ce qu'il faut, j'augmente la quantité d'engrais, et rien ne pousse". La pluie enfin venue lessiva vers les nappes phréatiques les excédents déversés. Si le changement "naturel" est une sécheresse temporaire, l'ajout d'engrais est une réaction inadaptée à la situation, une violence faite à l'environnement.

L'assurance entretenue par l'espoir d'un progrès continu empêche toute mise en perspective, toute relativisation. La réflexion sur les résultats jaugés par le meilleur rapport qualité-prix à l'immense mérite de réintroduire des limites, même si elles dépendent principalement des constructions économiques. Le plus étrange, dans notre "progrès" actuel de l'alimentation est que le rapport qualité-prix est en baisse constante : plus les prix reviennent (par ex. de la viande) baissent, plus la viande est insipide, aqueuse, chargée en additifs médicamenteux (activateurs de croissance), plus on inventera de mélanges confectionnés avec des morceaux invendables autrement (steak haché enrichi de cervelles de bovins britanniques). Et quel raisonnement pourrait nous convaincre que l'eau en bouteille est le meilleur choix qualité-prix, sinon l'acceptation de la pollution galopante des eaux de robinet ? Nous sommes arrivés au point où toute réflexion historique sur la qualité de notre environnement, sur l'élaboration des produits de consommation les plus essentiels, est rendue inutile, et même gênante et inopportune, dans les processus de prise de décision. S'il n'y a pas de contextualisation dans le passé, il ne peut y en avoir pour le futur, et les travaux de prospective se réduisent à élaborer les meilleurs schémas pour que les résultats suivent la courbe ascensionnelle, seule admise (des rendements, des bénéfices, de la diminution des coûts, de la baisse des coûts salariaux et donc de la diminution

des salariés etc.). Cette courbe ascensionnelle est désormais liée au gigantisme des exploitations, agro-alimentaires en particulier, pour rester dans un domaine qui influence directement la qualité de l'eau.

Fuite en avant, suppression des critiques, des hésitations et des dialogues soupçonnés de réduire la vitesse de la progression (imposer une "culture du risque", affaiblir les syndicats, répandre l'ignorance, cf. thèses soutenues à huis clos pour secret industriel, pourquoi faire une thèse ?) ; refus concomitant de se positionner dans son propre environnement et d'envisager les effets éventuels d'autres choix dans un environnement plus large : "si ce n'est pas moi qui le fais (qui utilise cette farine interdite, qui esquivé les règlements sanitaires), ce sera un autre (un autre employé, une autre firme)". Et on arrive au paradoxe final des déterminismes installés par les choix dichotomiques devenus réflexes, on assiste à la disparition même des alternatives, réduites au "tout au rien" ; et bien fou serait celui qui choisirait le rien, "Le nucléaire ou la bougie" ! L'eau de source définitivement polluée ou l'eau reconstituée par nano-filtration suivie de réinjection de sels minéraux. L'eau de source embouteillée après élimination du nitrate qui conserve (acquiert ?) le droit de s'appeler "eau de source". L'eau "minérale" la plus pure qui a le droit d'afficher (sur l'étiquette) un bas taux de nitrate s'il n'est dépassé que quelques semaines, jours ou mois par an...

2 - Des choix dichotomiques aux représentations hiérarchisées

Les choix exclusifs une fois bien en phase avec le modèle d'un changement (progrès) continu acquièrent une généralité applicable dans tous les domaines d'action et de réflexion. Depuis la phrase de l'Evangile "celui qui n'est pas avec moi est contre moi", jusqu'au jeu de mots "se soumettre ou se démettre", et au dit-on populaire "être du côté du manche", un seul mode de relation est envisageable et effectivement envisagé. La métaphore est définitivement guerrière, autorisant l'affrontement, l'élimination, la conquête, le pillage (j'oubliais la formule de Jules César consacrant la conquête de la Gaule, "*Vae victis*", malheur aux vaincus ; aujourd'hui les chômeurs sont des vaincus, malheur à eux...). Le grand bond en avant de notre technique signe, en fait, un retour à l'économie de cueillette, à l'échelle mondiale. Prélèvement accéléré des ressources non renouvelables, effondrement provoqué dans les bourses occidentales du prix des matières premières, gaspillage techniquement organisé des ressources renouvelables, les poissons, le bois, l'eau, jusqu'à arriver au résultat contraire, la diminution de la quantité et de la qualité de biens disponibles. Sait-on qu'il faut, en pisciculture, six à sept kilos de farine de poisson pour "produire" un kilo de poisson vivant, gonflé aux inhibiteurs sexuels et aux activateurs de croissance ?

Aucune forme de partenariat n'est organisée avec les producteurs de matières premières, seule reste effective la relation du pot de terre et du pot de fer. Et quand on envisage la nécessité de "faire avec", c'est pour rendre invisible le pôle, d'ailleurs non nommé, de ce dont on ne peut se débarrasser. Les handicapés ont des fauteuils roulants pour trouver des escaliers partout, les vieux sont parqués dans des lieux adéquats, les sans-papiers le sont dans les zones de non-droit, et l'environnement est recréé une semaine par an au salon de l'agriculture. Le reste de l'année, la composition de la nourriture du bétail est tenue secrète, les camions circulent la nuit pour la livrer (ne pas gêner les riverains!), et les vaches folles sont détectées dans des troupeaux de plus de cent bêtes, 600 pour la dernière occurrence. (hélas, depuis avril 2001, de petits troupeaux, herbivores comme l'affirme leur maître, ont aussi payé leur écot à cette épidémie organisée par notre nécessité économique).

Or, sans partenaire, pas de discussion, pas de confrontation, pas d'apprentissage. Pas de curiosité non plus et encore moins de corrections d'équilibre, de rétroactions négatives. La métaphore guerrière restreint les relations possibles et on se retrouve au cinéma, chez les cow-boys des westerns qui tirent d'abord et posent ensuite les questions. Notre efficacité (plus économique que technique) requiert désormais de ne pas poser de questions. Il ne faut pas de

débat, sous peine de susciter la panique. Nous sommes arrivés à un tel niveau de désinformation organisée que la moindre "fuite" suscite des effets qui semblent disproportionnés.

Quand le partenaire n'est pas l'ennemi à soumettre, le consommateur à priver d'information, c'est le virus à détruire, le cancer à "guérir", le défaut à modifier génétiquement (on en arrive à l'absurdité du gène de l'obésité, pour ne pas voir les résultats d'une alimentation déséquilibrée où, entre autres, les boissons gazeuses sucrées remplacent l'eau). La capacité technique se double ici d'une assurance morale que personne ne doit refuser. Tout est permis, les interventions les plus lourdes pour restaurer l'idéal de santé (que les modes de vie détruisent allègrement), les psychotropes pour anxieux qui hâtent leur suicide, les effets indésirables des médicaments imposés pour un gain parfois douteux, le refus d'atténuer la douleur au nom de principes obscurs. La violence médicale est quotidienne, encouragée par la dynamique dichotomique qui lui est propre, car là, le changement, étant la maladie, ne peut être que malsain, néfaste.

Mais quand on arrive à la mauvaise santé de l'environnement, le combat s'amenuise et les armes font défaut. Car la complexité et l'enchevêtrement des régulations de la "nature" rendent vaines les approches dichotomiques efficaces ailleurs. Et à part les lamentations et la culture de catastrophe, nous avons encore tout à inventer.

III. Aujourd'hui, redéfinir nos relations, modifier nos outils cognitifs

La violence induite, celle qui se produit en réaction au changement qu'elle a elle-même provoqué, c'est aussi la cécité, l'indifférence, l'arrogance sans curiosité, le manque d'intérêt. Les programmes de recherche en environnement, forts de l'impartialité de la science, privilégient les approches éloignées. Le climat il y a 10 000, voire 100 000 ans, les cartes dressées par observation satellitaire. Pendant ce temps, les associations "activistes" se débattent pour faire apparaître le lien entre les diverses pollutions et les activités économiques qui ne respectent pas les normes, qui fonctionnent selon des normes dépassées, qui sont installées sans évaluation préalable des risques, qui déménagent sans s'occuper de leurs déchets. Elles ont l'audace de fonctionner sur une échelle de temps de quelques décennies. Cette brièveté qui devrait rendre possible des corrections d'équilibre n'est pas prise en compte par ceux qui font les programmes de recherche et manient la carotte de la "carrière". Ces associations, forcément bénévoles, dont les membres viennent de plus en plus du monde de la recherche, restent exclues du champ de compétences de la scientificité (des exceptions existent, comme la Crie-Rad³ créée par Michèle Rivasi au lendemain de Tchernobyl pour offrir une expertise indépendante dans le domaine - combien opaque - des conséquences des activités radioactives).

Nos réflexes dichotomiques, notre "seconde nature", nous empêchent de voir ce qui se passe sous nos yeux. Nous nous heurtons là à un handicap particulièrement sévère de notre base cognitive. Les "choses" ne deviennent visibles que lorsqu'elles sont parvenues à un certain état de développement et, le plus souvent, de dégradation. La médecine préventive en fait les frais, les études épidémiologiques aussi, et tous les travaux de prospective qui ont tant de difficultés à tracer les contours d'une réalité en évolution. Comme si nous devions rester passifs, simples observateurs devant ce qui s'amorce et qui est, collectivement, notre fait, une création humaine. Comme si notre séparation d'avec notre environnement était absolue. Comme si le changement en cours était irréversible. Ainsi, nous dit-on, l'eau sera de plus en plus polluée et de plus en plus rare, même en Europe. L'eau de boisson sera purifiée à grands frais et, ailleurs dans le monde, les "guerres de l'eau" seront inévitables. Il faut s'y préparer : comment ? En sachant que cela va avoir lieu... Il y a une inertie certaine du progrès technique qui répare, soigne, compense, les résultats de ses

³ Commission de Recherche et d'Information Indépendantes sur la Radioactivité. www.criirad.com

interventions, mais les prévoit rarement et incomplètement. En outre, les calculs de PIB qui intègrent comme positives les dépenses consacrées à réparer les dégâts de la technologie, empêchent de "voir" et de comptabiliser les effets négatifs sur notre environnement.

Exemple : des cochons en élevage hors-sol sur "caillebotis" de ciment, c'est-à-dire directement sur leur fosse à déjections) génèrent toute une cascade d'interventions financières : bâtiments et nourriture, dette sans fin de l'éleveur devenu serf moderne des seigneurs de la banque, surproduction, jongleries sur les dates limites de vente, stockage des invendus, "soutien" à la production, désordres digestifs et troubles de santé, "invention" de médicaments et, pour finir, construction d'usines de dénitrification de l'eau potable. (dont les nitrates résiduels sont rejetés dans l'environnement et gagnent les nappes phréatiques) etc. (et, "progrès" suprême, stations d'épuration pour chaque élevage !).

Contre-exemple : moins de viande, meilleure au goût et non lestée d'additifs "chimiques". Plus longue à produire, avec un cycle d'alimentation plus direct (qui a comptabilisé les milliers de kilomètres "nécessaires" à la production d'aliments pour bétail ?). Viande plus chère, mangée moins souvent. Ce qui serait la santé du consommateur serait, aujourd'hui, la mort des producteurs derrière qui se cachent les spéculateurs, les donneurs d'ordre. Mais les producteurs, ce sont les serfs de notre économie mondiale. On attend les Galilée, les Bruno et les Copernic qui vont défier les dogmes de l'agroalimentaire. On ne brûle plus les hérétiques sur la place publique !

1 - Qui pratique la violence ?

Si les régulations naturelles sont tellement enchevêtrées que leur globalité nous est inaccessible, c'est que l'approche scientifique occidentale qui fractionne et réduit à l'"unité" pour comprendre et pour modifier touche ses limites ; notre modèle explicatif ne correspond pas à ce qui se passe. Les acteurs de ce modèle cités jusqu'à présent, en qualité d'usagers prisonniers de la pensée dichotomique, sont les chercheurs et les médecins, sans parler des agronomes. Le modèle du progrès continu a été largement construit par eux. Mais ce sont d'autres personnes, dans une autre partie de la société, qui agissent sur l'environnement. Et qui, assurées de leur légitimité par les découvertes scientifiques, ne prennent pas en compte les changements non prévus par les expériences de laboratoire. Ou qui attendent, comme nos marchands d'eau, une obligation légale pour appliquer leurs découvertes, tenues confidentielles voire secrètes, dans le domaine de la dépollution. Voire du traitement de l'eau, car si l'on connaît de meilleurs produits, il est moins cher d'utiliser de l'aluminium dont une quantité minime mais nocive s'invite dans notre eau de boisson. Il y a une inertie entretenue par les nécessaires retours sur investissements qui contribue à maintenir la fabrication de produits reconnus dangereux ou inefficaces, dès qu'ils génèrent d'importants bénéfices. Essence au plomb, piles électriques, lessives au phosphate, matériaux à l'amiante ou incorporant des résidus "faiblement radioactifs", centrales nucléaires... La dernière usine d'Europe fabriquant des lessives avec phosphate est, certainement par hasard, dans la commune dont Laurent Fabius est le maire et, après un peu de chantage à l'emploi, elle a obtenu l'autorisation de continuer sa production pendant quelques années. Si l'on s'était donné d'autres outils cognitifs, d'autres approches culturelles de notre environnement, elle aurait été la première à se reconverter.

Quittons la technique et ses œillères, maintenant que l'on a vu la violence engendrée par ses formes, qu'on pourrait dire systémiques, de cécité intellectuelle. Et, avec les bénévoles activistes, définissons d'autres critères pour observer les relations de l'être humain avec son environnement. Essayons de percevoir les points de bifurcation de nos chaînes opératoires, réclamons d'être informés sur ces opérations pour y déceler les lieux d'application de la spirale progrès-violence, car le changement est bien le fils du progrès. Ces points de levage (donnez-moi un levier et je soulèverai le monde) sont situés là où l'intervention humaine est la plus séparée des nécessités environnementales, là où l'organisation du travail a créé une réalité hors-sol, coupée des régulations naturelles pourtant impératives mais estimées négligeables, et pour

cette raison même génératrice d'effets pervers. Paysans devenus salariés de l'industrie chimique (on étudie un produit qui permettrait de ne traire les vaches qu'une seule fois par jour), géants de la production agro-alimentaire, chercheurs de l'industrie "de protection des plantes", ingénieurs au profil psychologique précis enfermés dans les forteresses nucléaires, médecins "formés" par des études qui les installent dans une supériorité factice, professionnels de la politique dont l'environnement n'est peuplée que de leurs experts, propriétaires australiens de mines d'or européennes (Salsignes-sur-Danube), présidents de multinationales pétrolières. Et tous ceux qui se font une gloire - et une nécessité économique - de négliger les directives environnementales, d'ignorer les applications proposées par la loi sur l'eau de 1992 (huit ans sonnés), en retardant par tous les moyens la mise en place des SDAGE (Schéma Directeur d'Aménagement et de Gestion des Eaux, "aboutis" fin 2000), sans parler de la nouvelle loi sur l'eau vidée de son contenu avant d'être votée. Tous ceux qui crient à l'ignominie de l'utopie du pollueur-payeur, et qui perpétuent la réalité du pollué-payeur. Tous ceux qui, comme dans la fablette, sont devenus capables de décréter la mort d'un inconnu (ici les poissons, voire l'eau "propre") pour avoir un peu plus d'or.

Cela nous ramène vers la sorcellerie des "primitifs". Est sorcier celui qui s'est mis en situation de détruire autrui pour conserver sa position et y progresser (en supprimant un des termes d'une situation dichotomique - créée par sa cupidité), et qui se trouve obligé de continuer à le détruire. Est sorcier celui qui dichotomise sans cesse et qui se persuade qu'il est du côté du manche, et qu'il a le droit de s'y cramponner. Celui qui fait passer son intérêt particulier devant l'intérêt général et qui, aujourd'hui, chez nous, se justifie en affirmant qu'il est impossible de définir l'intérêt général. Ceux qui proclament que l'Etat est mort et qui construisent leur prospérité sur leur capacité à contourner les lois et les réglementations écologiques, à mendier toujours plus de "compensations" auprès de ce même Etat vilipendé la seconde précédente.

2 - Monisme bien tempéré

L'eau et l'air sont des biens communs et, à cause de cette particularité "naturelle", ils ne devraient pas être traités comme des ressources fractionnables, appropriables, privatisables. A propos de l'eau et de l'air, nous pourrions réviser nos constructions cognitives, en imaginer d'autres qui nous relieraient différemment à notre environnement. Ne pas s'approprier l'eau ou l'air, c'est renoncer à un droit de propriété tel qu'il a été défini dans une seule partie du monde, réduit au droit d'abuser comme s'en vantaient les Romains. C'est accorder nos actions et notre usage avec les régulations naturelles, avec le mode d'existence et de perpétuation de l'eau et de l'air. C'est connaître leurs cycles, non pas seulement pour réparer d'éventuels dommages (ou prétendre savoir jusqu'où on peut aller trop loin), mais pour veiller à ce qu'ils ne se produisent pas (la culture du risque, c'est celle des cow-boys qui vivent dans le présent). C'est accepter que ces ressources communes ne profitent pas à quelques uns en étant chichement distribuées à tous les autres. C'est se reconnaître lié, individuellement et collectivement, de la façon la plus intime, à leur état, à leur santé, à la qualité de leurs composants.

Parmi les divers couples d'opposés créés et solidifiés par notre activité cognitive, il en est deux qui sont emblématiques : l'esprit et le corps, l'homme et la nature (la femme étant volontiers rapprochée de la nature par les hommes). La fraction occidentale de l'humanité a tiré profit pendant quelques siècles de la dynamique ainsi construite, car la violence qui en découlait était rendue invisible, reportée à l'extérieur de sa bulle culturelle-technique, par l'esclavage, la conquête, le pillage des Tiers-mondes. La mondialisation, l'actuelle mondialisation fait comprendre que le monde est limité, qu'il n'y a plus d'au-dehors, ni d'en-dessous pour faire disparaître les résidus du progrès. Peut-on encore appeler résidu l'accumulation continue de déchets toxiques que les régulations "naturelles" ne peuvent recycler ni épurer, s'agissant de molécules inconnues de la nature ? Des milliers de produits sont issus de l'industrie "de protection des plantes", dont on ne connaît pas les effets sur le long terme, dont on ne cherche

pas à connaître les capacités de rémanence, de dispersion dans l'air, d'accumulation, d'interaction, et qui finissent par se retrouver dans les nappes phréatiques (fin 2001, les médecins obstétriciens de Montpellier, en font connaître les effets : plusieurs naissances par semaine d'enfants au sexe indéfini, mal formé voire absent). Le changement en cours est d'une violence maximale : développement accéléré des effets pervers (pervers parce que (volontairement) non prévus), raréfaction des ressources, empoisonnement de l'eau et de l'air, atteinte à la vie sexuelle. Après quelques siècles de succès, limités dans l'espace et producteurs de déchets, notre mode d'intervention, la spirale progrès-violence, est en train de s'inverser : la violence engendrée par le progrès a commencé à détruire les résultats du progrès.

La mondialisation a clos notre environnement. Pour que notre histoire reste indéfinie, nous pourrions nous tourner vers un monisme bien tempéré. Eprouver la réalité et la solidité de nos liens avec notre environnement, modifier les priorités de nos interventions. Ménager notre sœur l'ânesse, même si elle nous semble aussi exigeante et capricieuse que Modestine. Mais nous ne voyageons pas à pied dans les Cévennes pendant quelques jours d'un automne lumineux ; nous engageons notre avenir tout entier, en commençant par le sexe des nouveaux nés des ouvriers agricoles européens.